

Les enfants abandonnés à la découverte des colonies au début du XXe siècle Maurice ESPARGILLIERES au Gabon puis en Guinée

Maurice Espargillières est né le 14 février 1884, dans le 3^e arrondissement de Paris, d'un père « non dénommé ». En fait, on sait que ce père s'appellait Georges Berne, qu'il était employé de commerce, et qu'il a abandonné la mère, Marie Espargillières, couturière, 23 ans, originaire de Tulle.

Le 18 février, on constate que la mère a disparu du domicile de la sage-femme deux jours auparavant, et qu'elle n'est pas reparue à son ancienne adresse. Elle n'a plus de ressources depuis plusieurs mois. L'Assistance publique admet alors l'enfant, avec comme cause d'abandon : indigence.

Il semblerait que la mère ait ensuite demandé des nouvelles de son enfant. Elle a seulement le droit de savoir s'il est vivant ou mort.

Maurice Espargillières est envoyé dans l'agence de Montluçon (Allier) le 19 février 1884, chez la femme Bellot aux Jarassons, à Vaux, par Estivareilles. « Bon placement, mais chez un journalier agricole »

Le 11 janvier 1900, il est envoyé à Berck-sur-Mer pour y traiter une coxalgie. Considéré comme guéri, il obtient son certificat d'études primaires. Le directeur de l'agence de Montluçon, pour le préserver des lourds travaux agricoles, le recommande chaleureusement (« bonne conduite, intelligent, robuste ») pour l'Ecole d'horticulture Le Nôtre où il entre le 2 mars 1901. Il passe ses vacances chez ses nourriciers.

En février 1903 il est envoyé au Jardin colonial de Nogent-sur-Marne. A son arrivée, il se déclare très content, et dit qu'il a deux cours par semaine (agriculture coloniale et hygiène) et des « ouvrages coloniaux ».

Fin 1904 et en 1905, il travaille au château de la Folie à Draveil. Il est appelé pour le service militaire à Paris (caserne du Château d'eau) et est visiblement réformé.



Fin 1905, après avoir travaillé à la Maison municipale de santé (Paris), il trouve une place de jardinier à Rosny-sous-Bois.

Sa vie change alors : les bulletins 1907 et 1908 des anciens élèves de l'Ecole Le Nôtre le présentent comme agent de culture à la Société du Gabon, Achouka, par Cap Lopez. Le 20 janvier 1907, il écrit : *« Le climat gabonnien que l'on dit meurtrier n'a pas jusqu'à présent tenté de m'éprouver, ma santé est excellente – puisse-t-elle se maintenir ainsi pendant toute la durée de mon engagement. »*

La plantation d'Achouka est composée exclusivement de cacaos et de cafés ; sa surface cultivée est de 150 hectares. Nous occupons un effectif d'environ 70 hommes.

Etant donné la grande étendue en culture, il résulte que la surveillance à exercer est fatigante, d'autre part l'inintelligence des travailleurs et le peu de courage qu'ils ont obligent l'Européen, qui veut obtenir un résultat, c'est-à-dire du travail, à assurer, par sa présence incessante, par ses conseils et aussi souvent par l'exemple et la mise en pratique de ses propres avis, l'exécution des ordres qu'il donne.

Il faudrait pouvoir borner son rôle à la direction et à la surveillance des travaux ; mais dans l'Etat actuel de l'esprit indigène, le rêve désiré sera, je crois, long à réaliser, car ils sont peu amateurs de culture ; il y a là trop d'attention et de soins à prendre – Ils préfèrent de beaucoup la hache, les charges à dos, travaux plus pénibles que celui d'une bêche ou d'un sécateur mais moins minutieux.

A mon arrivée, j'ai trouvé ce genre de vie bizarre ; mais actuellement, j'ai 6 mois de présence à la plantation, je suis au courant de leur vie et je crois bien m'acquitter de ma tâche envers eux.

J'ai été heureux d'apprendre que notre banquet avait réuni beaucoup de camarades et je n'ai que le regret de n'avoir pu partager cette joie avec eux.

Le Bulletin me fera grand plaisir. »

Le 20 septembre 1907 (dans le Bulletin 1908), il s'excuse de ne pas écrire plus longuement : *« Le temps me manque ; nous sommes à court de main d'œuvre et les travaux à cette saison sont multiples, de sorte qu'il faut bien veiller à ce qu'il n'y ait pas d'instant de perdus. »*

Le Bulletin signale qu'il est content de son sort, puis cite une nouvelle lettre : *« Peu de nouvelles à vous apprendre, peu de changements viennent rompre la monotonie de l'existence.*

Je vois avec plaisir que les 18 mois accomplis dans la Colonie n'ont pas trop altéré ma santé ; en se surveillant bien, le climat est très supportable.

Nous sommes maintenant en petite saison sèche, depuis le mois de décembre, elle va être cette année presque aussi longue que la grande saison sèche, il ne tombe plus d'eau, c'est à croire que tout est tombé dans le Midi de la France. Les plantations souffrent beaucoup de ces périodes de sécheresse ; déjà en 1907, à la suite de mêmes circonstances, la production avait diminué de moitié et il n'est pas douteux que cette année les plantations n'aient à subir les mêmes conséquences : en outre que la sécheresse est funeste aux cacaoyers, elle facilite l'éclosion de nombreux insectes qui causent de grands dégâts. Il faudrait arriver à faire de la culture méthodique comme en Europe ; pour cela, n'avoir qu'une petite étendue, de façon à pouvoir surveiller, de temps à autre, chaque arbre cultivé, et traiter à l'insecticide ceux qui sont atteints d'ennemis.

La main d'œuvre dont on dispose ne permet guère non plus de réaliser ces projets, pourtant leur peu de travail coûte cher aux employeurs, la moyenne du salaire mensuel d'un indigène, y compris la nourriture, les frais de recrutement et de rapatriement, est de 30 francs.

En France, dans certains métiers, on paie pour apprendre, ou du moins, on ne gagne rien pendant un certain temps, soi-disant pour faire connaître la valeur du travail.

Et il y a encore des personnes qui sont en retard pour les plaindre, la main d'œuvre ici est bien plus favorisée qu'en France.

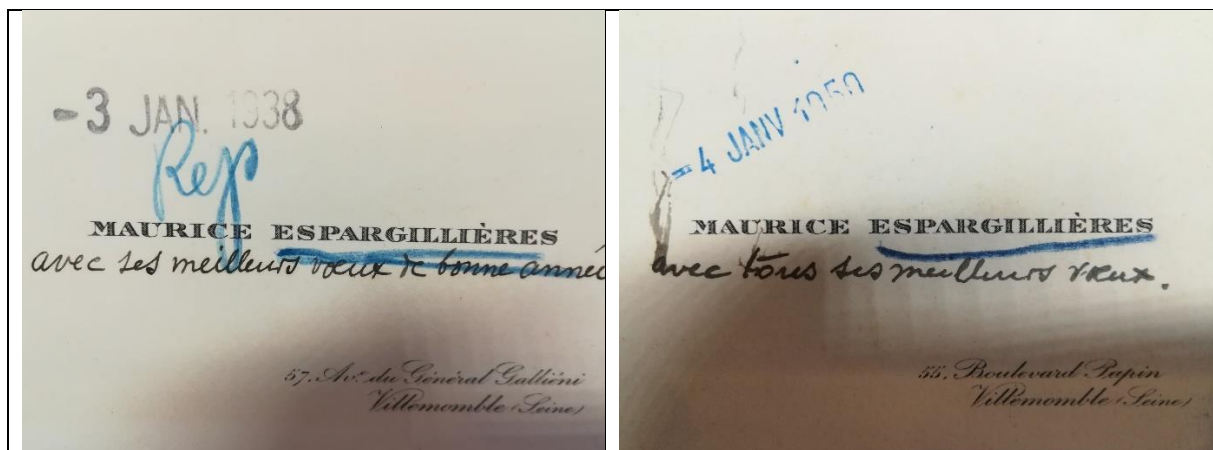
Comme je n'ai pas souvent de nouvelles des anciens camarades, j'aurai grand plaisir à recevoir le Bulletin. »

Son camarade Dellabonnin¹ signale son passage à Dakar dans le Bulletin 1910.

Il semble qu'il ait changé d'emploi et soit revenu temporairement à Paris à ce moment-là. Le Bulletin 1910 le note comme « *employé de la Compagnie commerciale française de l'Extrême Orient, 19 rue Richer, Paris* ». Il épouse le 14 septembre 1911, à Paris, Marie Bizet et reçoit une dot de 300 francs.

Le Bulletin 1912 le note « *agent de culture à Mamsu, Guinée française* ». Et effectivement en décembre 1912 son ami Dellabonnin¹ signale : « *étant à Dakar, j'ai vu de passage notre camarade Espargillières, accompagné de sa femme, se rendant en Guinée. Nous avons passé une partie de la journée ensemble, suivi d'un bon déjeuner d'amis.* »

On peut supposer que son séjour en Guinée a été écourté, puisque le Bulletin 1913 donne comme adresse « *rue du chemin de fer à Villemomble* », et qu'ensuite il est domicilié allée Gambetta, au Raincy, au moins jusqu'en 1924, puis à Villemomble en 1938 et en 1950.



Il décède à La-Neubourg (Eure) le 14 août 1953.

¹ Voir fiche à ce nom sur ce site